



L'à-peu-près de la vie *

Philippe La Sagna

La logique du Nom-du-Père (NDP), logique sémantique qui donne du sens au réel et au sujet, opère par la scansion de même que la ponctuation donne sens à la phrase. Au fond, donner sens ou se guider sur le sens, c'est toujours garder un pied dans la compréhension. C'est aussi faire exister un S1, un signifiant maître. La lecture part aussi de là, d'un S1. On fait exister un S1 en pensant qu'il est déjà là comme NDP – avec le risque qu'il n'y soit pas ! Ce S1 est alors ce qui peut devenir facteur de déclenchement. Donc il faut savoir, dans certains cas, ne pas trop scander, laisser du flou dans la ponctuation, voire s'en passer.

Le NDP aujourd'hui est ce qui permet d'accéder à une fonction sociale, de s'en débrouiller plus ou moins. Cette fonction sociale peut aussi se fabriquer et elle peut suppléer alors à la fonction du père grâce au travail analytique. Mais il faut qu'elle soit aussi un peu lâche, souple, déformable.

Il faut être attentif à la désinsertion. Il faut savoir la lire comme plus ou moins manifestation d'un hors discours possible du sujet. Pour en décider, nous sommes dans un flou clinique, ce flou qui ne saurait dire combien il faut de cailloux pour faire un tas – et pourtant, lorsqu'on est devant un tas, on en est sûr, c'est un tas. Mais on ne compte pas les cailloux.

Faut-il alors plutôt se fier à la topologie, à la coupure ?

Avec le maniement de la coupure on entre dans une logique asémantique, une topologie, et ce que nous visons, c'est la chute de l'objet a . Qu'en est-il pour celui qui a cet objet a dans la poche, s'il est un peu psychotique ? Celui qui ne peut même pas sans danger nous transférer cet objet paraît souvent refuser le transfert. Ou encore, il y a celui pour qui cet objet n'est pas encore vraiment disponible, fonctionnel, actif, mais écrase le sujet de son poids de dépression. Là aussi, le rapport à l'objet a relève souvent d'une logique des ensembles flous. On ne sait pas où commence et où finit la capacité de séparation du sujet et de l'objet. Et elle est évolutive chez un sujet, cela ne relève pas du *on-off*.

Pour « manier » l'objet a , un certain mouvement du temps est nécessaire, une coupure à un rythme différent peut opérer une certaine extraction de l'objet. Mais cet objet, qui n'est plus englué dans le corps du sujet ou dans son *ego*, peut aussi devenir dévorant. Il peut être tentation du déchet, du rien, il peut se faire regard implacable, voix railleuse et accablante. Alors le désir de l'analyste, avec ses limites, agit plutôt comme fonction de séparation. Mais c'est un désir qui ne doit pas perdre son rapport à l'à-peu-près. L'à-peu-près, c'est ce que G. Th. Guilbaud, un mathématicien qui a travaillé avec Lacan, a élaboré dans un petit livre, *Leçons d'à-peu-près*.¹ Les mathématiques n'ont rien à voir avec la technique, nous dit-il, et il ajoute : « Mais il y a des cas où l'approximation est inéluctable : il faut avoir le courage de le dire. Et le dire avec précision et rigueur ! C'est le courage mathématique : *parler*

* Intervention au Congrès 2018 de l'AMP à Barcelone.

¹ G.-Th. Guilbaud, *Leçons d'à-peu-près*, Christian Bourgois éditeur, 1985.

rigoureusement des à-peu-près. » Normalement, la logique d'une analyse peut être de démontrer l'impossible. Mais pas sans ce maniement de l'à-peu-près.

Mais justement l'impossible, on le rencontre dans la clinique des psychoses. Il se montre, et on peut le montrer plutôt que le démontrer. À ce niveau psychose ou psychose ordinaire, et névrose quand même aussi un peu, se valent. Tout le monde est confronté au réel, tout le monde délire, mais pas avec les mêmes conséquences sur sa vie.

Lacan a pensé longtemps que le réel pouvait être approché par le biais du serrage de l'impossible par la logique.

L'autre façon de saisir quelque chose du réel que nous propose le dernier Lacan est d'essayer de prendre le réel, non par le biais de l'impossible, mais comme Autre du sens. Évidemment cet Autre du sens implique l'inexistence de l'Autre ; de l'autre du sens aussi bien, celui du dialogue, de l'empathie, du bon sens. Si le sujet ne dispose pas d'un symptôme efficace qui puisse lui faire appui, il est confronté au vide. Ce n'est pas sans risque. Mais comment sait-on que ce symptôme est « assez solide », suffisant, voire qu'il est vraiment un symptôme ? Un symptôme suffisant de ce type ne se trouve pas tout prêt dans ce qu'apporte le patient. Il y faut un travail, il faut en partie le produire, avant de contrer le sens.

Il y a des sujets où la simple possibilité d'un dire fait vaciller le monde d'une façon irréversible. Quel est alors l'analyste qui convient à ces cas ? Est-ce un analyste qui aura saisi dans son analyse une certaine logique ? Sans doute. Ou est-ce celui qui aura aussi rencontré ce qu'il y a de flou dans cette logique elle-même ? Ce qui lui permettra d'être celui qui accueille le flou, et surtout l'à-peu-près de la vie humaine, avec la rigueur qu'il faut.